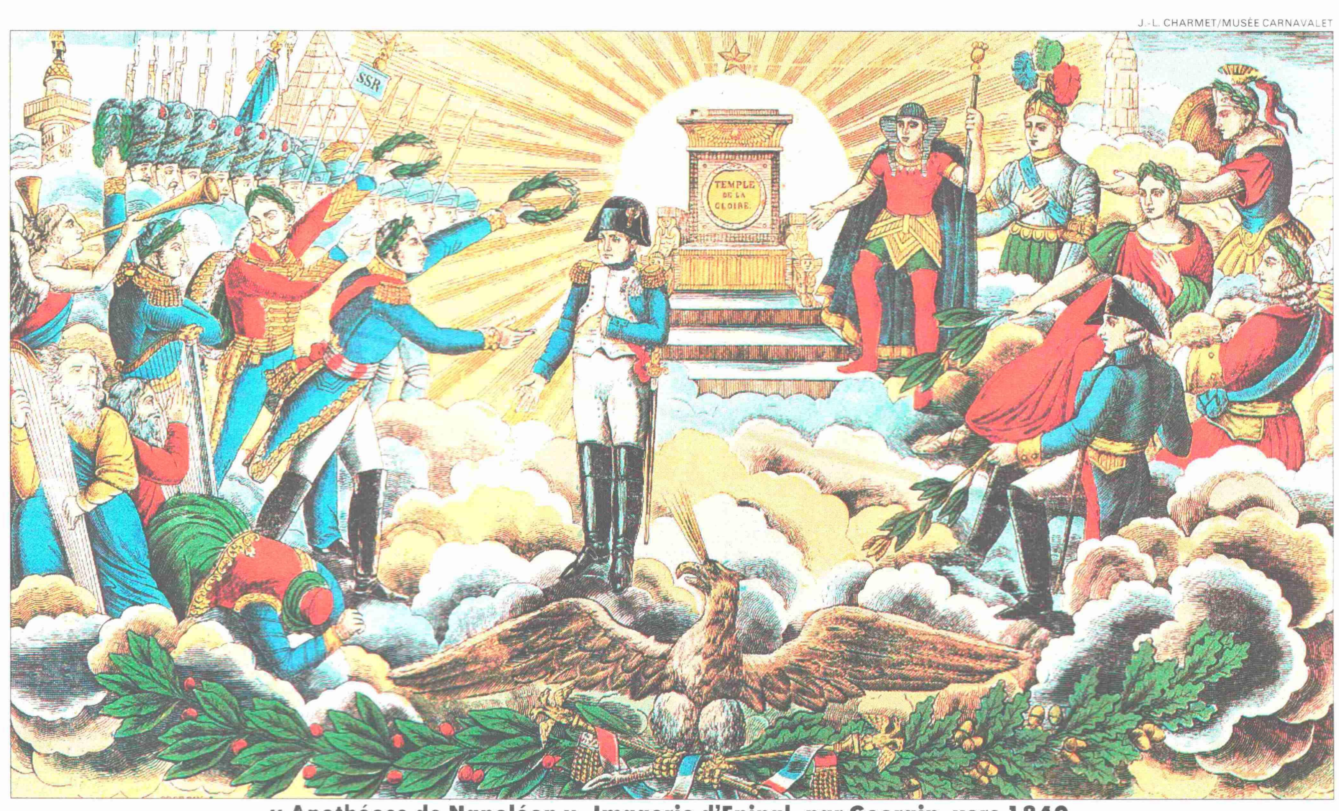
J.-L. CHARMET/MUSÉE CARNAVALET



« Apothéose de Napoléon ». Imagerie d'Epinal, par Georgin, vers 1840.

La condition surhumaine

Napoléon vu par Malraux : la réédition d'une œuvre de jeunesse. Et un entretien inédit avec Roger Stéphane, en 1969.

Il était prévu — par Malraux ? — que l'année 1969, bicentenaire de la naissance de Napoléon, serait consacrée à l'Empereur, naturellement sans les grandes parades imaginées vingt ans plus tard — par Jack Lang ? — pour la commémoration de la Révolution. Malraux devait prononcer un discours, le 15 août, à Ajaccio. Fort de mes relations privilégiées avec lui, j'allai, en mars, l'interroger sur Napoléon. J'étais l'un des rares à connaître le « Napoléon par lui-même » qu'il avait publié anonymement en 1930. Le référendum d'avril 1969 entraîna l'annulation des discours prévus. Et la télévision ne diffusa pas l'interview à laquelle j'emprunte les extraits ci-dessous. Gallimard republie aujourd'hui le livre, qu'il attribue, explicitement et justement, à son auteur. Il est composé de phrases lapidaires extraites de la correspondance ou des ordres du jour. Une savante postface de Philippe Delpuech mentionne les sources et rectifie les quelques phrases imparfaitement citées. Comme la quasi-totalité de l'œuvre de Malraux d'avant la guerre, ce montage d'une rare puissance est essentiellement une leçon d'énergie, de cette énergie que Malraux appréciait tellement chez Napoléon. Il aide autant à l'intelligence de l'Empereur qu'à celle de Malraux.

Roger Stéphane ■

Roger Stéphane : *Napoléon a laissé la France exsangue, plus petite qu'il ne l'avait trouvée, vaincue... et il demeure, dans l'imaginaire des Français, l'un des plus grands hommes de notre histoire. Comment l'expliquez-vous ?*

André Malraux : Dès Sainte-Hélène, la gloire est immense, et d'une façon assez étrange. La France exsangue ? Stendhal remarque qu'en une génération la France avait « gagné » dix millions d'habitants, ce qui est énorme. Par conséquent, elle a été probablement moins touchée qu'on ne l'a dit.

La contestation dure depuis la mort de l'Empereur [...], qu'est-ce que c'est ?

KEYSTONE



André Malraux.

C'est essentiellement une volonté d'analyser Napoléon en mettant au premier rang la psychologie de Napoléon Bonaparte. Or je ne crois pas du tout que la psychologie soit essentielle dans cette affaire. Les livres sur les amours de Napoléon se vendront toujours très bien, mais cette sorte de psychologie ne va pas loin, et il est bien entendu que les plans d'Austerlitz ne reposent pas sur les amours de Napoléon.

R. S. : *Stendhal, qui est jacobin, qui se définit comme tel, écrit : « Le seul homme que j'ai aimé toute ma vie, c'est Napoléon. »*

A. M. : Je pense que le fond du problème, c'est que Napoléon a accompli la Révolution... Naturellement, la gloire impériale nous laisse supposer que, dans une large mesure, il l'a abandonnée ou, pour tout dire, trahie...

R. S. : *Etouffée...*

A. M. : Etouffée en tout cas, mais je ne crois pas que ce soit vrai pour l'essentiel... Quand il est en face des rois, il représente parfaitement les Droits de l'homme. Quand il disparaît, ce qu'il a créé en Europe, c'est bien les conséquences de la Révolution. Accomplir la Révolution, c'était quoi ? C'était assurer le pouvoir du tiers état, ce qu'il a fait, et d'autre part créer l'individualisme. Or l'individualisme allait recouvrir l'Europe, et il n'y a pas de doute que c'est Napoléon qui en est le créateur, non seulement pour Stendhal, mais pour l'Histoire elle-même. Quand les Français entrent à Berlin, Napoléon demande : « Où sont les juifs ? » On les lui sort du ghetto et il en fait des citoyens allemands... Quand Napoléon entre en Espagne, il abolit l'Inquisition, les droits féodaux.

Quand il est en face des rois, Bonaparte représente parfaitement les Droits de l'homme.

R. S. : *La guerre d'Espagne n'est pourtant pas ce qu'il a fait de mieux...*

A. M. : Je crois qu'il n'avait pas du tout prévu ce qui allait se passer et qu'il est entré en Espagne comme une sorte de libérateur. Je veux dire qu'il s'est conçu comme une sorte de libérateur. L'égalité civile est quelque chose d'une extraordinaire importance. En somme, pour résumer l'œuvre de Napoléon, nous devrions dire qu'il a effacé la naissance. Ça demande des nuances, mais, au début, c'est tout de même ça. Effacer la naissance, c'était, bien entendu, un acte de gouvernement. C'était aussi quelque chose d'une autre nature, quelque chose d'extraordinairement profond, parce que, enfin, l'humanité vivait sur la possession assurée par la naissance et, à la place, il a mis la conquête assurée par l'égalité civile. Quand les journaux essaient de raconter qu'il descend de Jules César, il dit : « Faites taire ces gazettes ! Ma famille remonte au 18 brumaire. »

R. S. : *Cela étant, il crée une aristocratie, c'est-à-dire une nouvelle naissance...*

A. M. : Eût-il vraiment rétabli une sorte de monarchie ? Je ne le crois pas. [...] Napoléon n'est pas le fondateur d'une dynastie ; il est, dans la mémoire des Français, et d'ailleurs des autres, le sous-lieutenant d'artillerie devenu le

chef de l'Etat. Il faut certainement y insister : la France avait le sentiment qu'il n'y avait plus d'Etat français depuis extrêmement longtemps, n'est-ce pas, et, tout à coup, cette République qui était à la fois source d'exaltation extraordinaire et quelque chose de terriblement menacé, la République d'avant la campagne d'Italie, est remplacée par le Consulat, c'est-à-dire une des formes de gouvernement qui ont conservé le plus d'éclat dans la mémoire des Français.

R. S. : *Après la première campagne d'Italie, Napoléon part pour l'Egypte, moins pour provoquer l'Angleterre que pour marcher sur les pas d'Alexandre...*

A. M. : C'est une chose curieuse, dans le « Mémorial de Sainte-Hélène », de voir comme il connaît bien César et comme il connaît mal Alexandre. Pourtant, l'idée d'Alexandre jouait sûrement. Je pense qu'il a eu de l'Egypte un sentiment assez trouble. Vous savez qu'il dit plus tard : « Tous mes rêves de jeunesse sont morts à Saint-Jean-d'Acre... »

R. S. : *Son rêve de jeunesse, c'est peut-être le grand conquérant ?*

A. M. : C'est ce rêve qu'il accomplira sur les champs de bataille, car, après tout, c'est la première fois que les Français se découvriront vainqueurs à Vienne, à Berlin, à Moscou. Il n'est pas, à proprement parler, un grand capitaine, il est plutôt un conquérant, un fondateur d'empire. Le fondateur d'empire peut supporter assez bien la défaite, même de son vivant, parce qu'il y a une chose que nous oublions toujours, c'est que les empires n'ont jamais duré. La durée n'est pas l'affaire des empires, mais des nations. Qu'est-ce que c'est que l'Empire britannique à côté de l'Angleterre ? Et l'empire macédonien, probablement le plus important du monde, était fini huit jours — huit jours ! — après la mort d'Alexandre. [...] Au fond du cœur, chacun sait qu'un empire est quelque chose qui est condamné à mort, alors qu'une nation est quelque chose qui se développe avec une puissance d'organisme. Une nation, c'est comme un arbre, et un empire, c'est comme la foudre...

Une nation, c'est comme un arbre, et un empire, c'est comme la foudre.

R. S. : *Les révolutionnaires sont obsédés par Rome et connaissent bien l'Histoire. Comment ne prévoient-ils pas que leur République finira entre les mains d'un général victorieux ?*

A. M. : Parce que le mythe est plus fort que la vérité, et vous avez le même phénomène avec Napoléon. En fait, il a incontestablement constitué l'Empire, mais il est dans la mémoire parce qu'il a accompli la Révolution. [...] On peut dire qu'il a créé les nations européennes. Au moment où tout commence, il n'a probablement en face de lui qu'une vraie nation, l'Angleterre ; le reste est autre chose.

R. S. : *La Prusse ?*

A. M. : La Prusse à la rigueur, mais enfin sûrement pas l'Allemagne, n'est-ce pas... Tout ça va se former par les combats, et vous remarquerez qu'au début on ne dit pas l'Espagne, mais les Espagnes. Bonaparte combat les armées monarchistes et, à la fin, Napoléon est écrasé par les armées nationales. Cet homme, parti d'une sorte d'internationalisme révolutionnaire, crée les nations européennes. De la même façon, cet homme, parti d'une notion révolutionnaire qui le menait à ▶

Abel Gance, œil d'aigle

L'épopée napoléonienne exigeait un film épique : avec Abel Gance, on le sait, il y en a eu plusieurs pour le prix d'un seul. Afin de revivre plan par plan cette aventure, voici le scénario original de cette œuvre monument, élaborée en 1923-1924, tournée en 1925, sonorisée en 1935, rééditée en 1955, puis une dernière fois en 1982. Scènes ajoutées, scènes supprimées, séquences perdues à tout jamais : l'entreprise donne le vertige. La beauté des photogrammes, la fulgurance des notes prises par Gance en cours d'écriture nous rendent plus proche un classique qu'on croyait connaître et qu'on redécouvre avec émotion. Grandiloquent, naïf, infantile, le « Napoléon » d'Abel Gance ? Avant tout, le traité d'esthétique d'un poète génial que ses ailes de géant n'empêchaient pas alors de marcher d'un pas de visionnaire. Les éditions Jacques Bertoin publient en grande première le scénario (700 pages) de « Christophe Colomb », rêve majeur d'Abel Gance. Un beau coup double.

Michel Grisolia ■

PROD./DB



Albert Dieudonné, dans le « Napoléon » d'Abel Gance.

● **Napoléon. Epopée cinégraphique en cinq époques,** *par Abel Gance. Jacques Bertoin, 264 p., 250 F.*



Eau-forte réalisée en 1942 par Georges Horan, interné à Drancy. (Collection S. Klarsfeld)

César, porte dans toute l'Europe la volonté d'égalité devant la loi. En donnant à la paysannerie française la conscience de son courage et de sa valeur. [...]

R. S. : *Et la démocratie ?*

A. M. : Incontestablement, il n'était pas démocrate. Mais je crois qu'il y a dans ce que nous appelons « démocratie » le mélange de deux choses assez étonnantes. D'une part, un mode de gouvernement qui se distingue parfaitement des autres, mais qui est un gouvernement. Et, aussi, une part de chimère. Or cette chimère est toujours combattue par le vieil élément jacobin. Ce que les démocraties doivent à Napoléon, c'est ce qui du jacobinisme était encore présent dans l'Empereur. A bien des égards, ce que nous lui devons, nous l'aurions dû probablement aussi à Saint-Just.

R. S. : *Saint-Just, à qui vous avez consacré une étude. Ce que vous comparez, ce sont deux volontés ?*

A. M. : C'est en effet des deux côtés la jeunesse, le destin, l'extraordinaire énergie, car, enfin, lorsque Stendhal dit que Bonaparte est professeur d'énergie, il ne l'est pas plus que Saint-Just. Mais Napoléon est un personnage d'une nature exceptionnelle. Il a tellement dit qu'il était un homme du destin — envoyé par le destin pour accomplir autre chose que ce qu'il décide d'accomplir ! Et son rapport assez étrange avec le cosmos ! Le soleil qui se couche dans l'axe de l'Arc de Triomphe pour l'anniversaire. Et le retour des cendres ! Ce qu'on en connaît, c'est essentiellement le récit, prodigieux d'ailleurs, de Victor Hugo. Il cesse au moment où le cercueil entre aux Invalides. Victor Hugo était dans la tribune, n'est-ce pas... Autrefois, par exemple à Tilsit, l'usage était que, dans les cérémonies, on fît entrer les rois en les annonçant avec leurs titres... « Sa Majesté le roi de Prusse », porte ouverte à un seul battant. Quand tout le monde était entré, on ouvrait à deux battants et on criait : « L'Empereur ! » Quand le cercueil arrive aux Invalides, un des survivants de Wagram ouvre la porte à deux battants et crie dans la crypte : « L'Empereur ! » Seulement, les Français avaient exigé, à Sainte-Hélène, de graver sur le cercueil : « Napoléon », et les Anglais avait refusé. Ils voulaient « Bonaparte ». Ce qui fait qu'on n'avait rien gravé du tout. Et, quand, dans la crypte des Invalides, la porte s'est ouverte sur le cri « L'Empereur ! », ce qui est entré, c'était un cercueil sans nom. ■

La démocratie mélange deux choses étonnantes : un mode de gouvernement et une chimère.